



# 4 semaines de soumission

Vol 5

Emy O'Rian

# Table of Contents

[Title Page](#)

**Du même auteur**  
**Dans la collection Secret d'Alcôve :**

[4 semaines de soumission - Volume 1](#)

[4 semaines de soumission - Volume 2](#)

[4 semaines de soumission - Volume 3](#)

[4 semaines de soumission - Volume 4](#)

[4 semaines de soumission - Volume 5](#)

[Et si l'on pouvait tout changer](#)

[Piégée par trois douaniers](#)

[BAISEE PAR LES AMIS DE MON PERE](#)

[Abandonnée à deux inconnus](#)

[Dépucelée par le père de ma meilleure amie](#)

[Prisonnière et offerte à deux frères](#)

[Piégée par mes chefs](#)

[Baisée par mes potes](#)

[Enceinte du père de mon amie](#)

[Baisée par trois pompiers](#)

[Deux hommes dans mon lit](#)

[Le cousin de mon mari](#)

# 4 semaines de soumission

## Volume 5

Assise devant mon café, je regarde ma montre.

Il est 7 heures 30 du matin. Nous sommes lundi.

J'ai l'estomac noué par l'angoisse et l'esprit tourmenté par la disparition de John.

Pourtant, je suis certaine qu'il est encore vivant.

Je me raccroche à cette idée, à cause du coup de téléphone anonyme que j'ai reçu vendredi soir, après l'annonce de la disparition de John à la télévision.

La chevauchée des Walkyries ! Ce n'est pas anodin ! Je suis certaine que John a voulu me faire passer un message.

C'est donc qu'il est toujours vivant !

Durant tout le week-end, j'ai cherché une explication plausible. J'en ai mal au crâne !

Je suppose et j'espère de tout mon cœur qu'il fait croire à sa mort pour convaincre le corbeau qu'il a réussi à le tuer. Ainsi, le maître chanteur sera moins prudent et la police pourra le coincer.

Peut-être que je regarde un peu trop de séries policières à la télé, peut-être que je me fais des illusions, mais je veux y croire.

Je ne supporte pas l'idée que John soit mort.

Dans mes prières les plus folles, j'espère que John réapparaîtra et je lui pardonnerai ses infidélités avec cette belle blonde. Je suis prête à tout accepter pour qu'il me revienne. Je ne peux pas vivre sans lui.

Dans mes moments de doute, je me dis que j'ai tort, et je cours aux toilettes pour pleurer tranquillement, car Tom est là. Il ne m'a pas quittée durant tout le week-end.

Je me pose beaucoup de questions à propos de Babeth, l'ex de John.

A-t-elle commandité le meurtre de John avant son départ pour l'étranger ?

J'ai eu très envie d'aller parler de ce fait à la police pour orienter l'enquête, mais Tom m'aurait posé beaucoup trop de questions.

Je n'ai pas envie de le mettre dans la confidence. Je ne veux pas qu'il mette les pieds dans cette affaire.

Je veux le protéger. Je ne sais pas de quoi est capable cette Babeth.

Et puis, je ne veux pas lui faire de peine. Il est amoureux de moi et je pense qu'il n'a pas besoin de savoir, pour moi et John.

Tout ceci devra rester un secret que John soit mort ou non.

Tom est en face de moi.

Il a dormi chez moi, sur le canapé, et il m'a réconfortée.

Il pense que je me fais beaucoup trop de soucis pour mon emploi. C'est l'excuse que je lui ai donnée pour justifier mes angoisses et mes pleurs.

— À quelle heure pars-tu au bureau ? me demande-t-il.

— Je compte partir dans une demi-heure. Je pense que ça va être le chaos, là-bas !

— Je suppose ! Mais comme je te l'ai dit et répété, tu n'as pas à t'inquiéter pour ton emploi.

Quelqu'un va reprendre le flambeau de monsieur Warghal. La société ne va pas fermer ses portes à cause de sa mort.

Un frisson d'effroi me glace le sang.

Je ne veux pas penser qu'il est mort. Je suis sûr qu'il est vivant, je le sais, je le sens !

— Et toi, à quelle heure pars-tu au travail ?

Il regarde sa montre.

— Je dois y aller ! Je suis même déjà en retard !

— Alors, dépêche-toi ! Je ne veux pas que tu te fasses engueuler par ma faute !

— Ne t'en fais pas ! Tu es certaine que je peux te laisser ?

— Sûre et certaine ! Tu as déjà passé tout le week-end à mes côtés et je t'en remercie. Tu es un véritable ami.

— Je te propose de venir te voir ce soir si tu veux.

— Non, pas ce soir ! Je dois voir ma sœur et son bébé. Je dormirai peut-être chez elle d'ailleurs pour m'éviter de rentrer en pleine nuit.

— Pas de soucis ! Appelle-moi dans la semaine dès que tu auras besoin d'un ami, dans ce cas, car je ne veux pas m'imposer.

— Merci Tom. Je t'appellerai, c'est promis !

Tom m'embrasse tendrement sur la joue et s'en va.

Je me sens redevable. Son amitié m'est d'un grand réconfort.

Je me rassois devant ma tasse de café et je pense à notre amitié si précieuse. Tom a le don de me faire chaud au cœur.

Je me lève pour lui adresser un petit coucou par la fenêtre.

« C'est la moindre des choses ! me dis-je. Et puis, ça lui fera plaisir ! »

Mon téléphone sonne.

Je râle, et je décroche.

— Allo ?

— Allo, c'est Anna !

— Bonjour, Anna. Tu vas bien ?

— Oui, de mieux en mieux !

— J'en suis heureuse ! Je ne veux pas être impoli, mais peux-tu me rappeler sur mon portable ? Je voudrais faire signe à un ami par la fenêtre. Il vient de partir de chez moi. Il a été d'une grande aide, d'un grand réconfort. Je veux lui montrer que je suis reconnaissante envers lui.

— Pas de soucis, mais tu ne m'as pas dit que tu t'étais fait voler ton portable.

— Ah si ! C'est vrai ! Je vais te donner le numéro du portable que John m'a offert.

« Je me souviens qu'il m'avait dit de ne donner ce numéro de portable à personne, mais vu les circonstances... »

Je retiens un sanglot et maîtrise difficilement une angoisse en dictant le numéro à mon amie.

— C'est tout bon ! Je te rappelle immédiatement.

J'attrape mon téléphone en or et je le rallume. Je m'aperçois qu'il n'a presque plus de batteries, et que j'ai beaucoup d'appels en absence. Pas le temps d'approfondir tout cela pour le moment. Je me précipite vers la fenêtre pour faire signe à Tom.

Mon téléphone sonne.

Je décroche tout en me penchant légèrement pour apercevoir mon ami. Je remarque une voiture que je connais bien.

Je m'exclame.

— On dirait la voiture de Jules !

— Pardon ? me dit Anna.

— Jules, mon ancien garde du corps !

— Que fait-il ici ?

— Je ne sais pas !

Je suis tellement surprise que j'en oublie de héler Tom pour lui montrer que je suis à ma fenêtre pour le saluer.

Lorsque je remets mes idées en place, il est déjà trop tard. Il est monté dans sa camionnette et a démarré.

C'est alors que je vois Jules sortir de sa voiture et se diriger vers la porte d'entrée de mon immeuble. J'ai le cœur qui bat.

— Anna, je suis désolée, il faut que je te laisse.

— Ça ne va pas ?

— Si, si, c'est juste que je dois me préparer pour partir travailler ! dis-je, pour qu'elle ne me questionne pas d'avantage.

— D'accord ! Je te laisse ! me dit-elle, un peu vexée.

— Ne m'en veut pas, Anna. Je n'ai pas les idées claires en ce moment.

— Je comprends ! Rappelle-moi lorsque tu auras besoin de parler ! Courage, Jane.

— Merci, Anna. Repose-toi bien !

Nous raccrochons.

L'angoisse, le stress, l'incertitude se mélangent dans mon esprit jusqu'à ce qu'un coup de sonnette à ma porte me fasse sursauter.

Je vais ouvrir à Jules en m'interrogeant sur les raisons de sa visite.

— Bonjour, mademoiselle Novak ! Puis-je entrer ?

— Bonjour Jules ! Je vous en prie, entrez.

Je m'efface pour le laisser passer.

Il a un air grave. J'ai le souffle court, je suis tétanisée par l'anxiété.

- Quel est l'objet de votre visite ? demandé-je.
- Tout d'abord, tout ce que je vais vous dire doit rester dans le plus grand secret !
- Bien entendu, je vous écoute.

Mon cœur bat à tout rompre.

- C'est Monsieur Warghal qui m'envoie.

Mon cœur loupe un battement. Un sentiment de joie m'envahit.

- Il est vivant ?
- Oui, mademoiselle ! Et j'attends en bas de chez vous depuis vendredi soir pour vous avertir.
- Mais pourquoi n'êtes vous pas monté avant ?
- Parce que votre ami était avec vous tout le week-end !
- Effectivement ! Tom est resté chez moi pour me soutenir dans cette épreuve. Et nous ne sommes même pas sortis pour acheter du pain. Je n'avais pas remarqué que vous étiez garé en bas de l'immeuble.
- Vous me dites que votre ami vous a soutenu dans cette épreuve. Est-il au courant de votre relation amoureuse avec monsieur Warghal ?
- Non, pas du tout ! Je sais garder un secret. Mon ami a cru que je me faisais du souci pour mon emploi ! J'ai reçu un coup de fil anonyme jouant la chevauchée des walkyries ! À ce moment-là, j'ai compris que John essayait de me dire qu'il était toujours vivant.
- Oui, c'est moi qui vous ai téléphoné sur ordre de monsieur Warghal. Il a envoyé Stanislas chez vous pour vous prévenir de ses plans, mais vous n'étiez pas seule.
- Oui, mon ami Tom était avec moi. Je me suis d'ailleurs demandé pourquoi Stanislas passait à l'improviste chez moi. Mais j'avoue que j'ai oublié sa visite lorsque j'ai appris la disparition de John à la télé. J'étais tellement choquée !
- Puis Monsieur Warghal a tenté de vous joindre sur votre portable en or, mais il tombait sur le répondeur.
- C'est exact ! J'ai éteint mon portable de rage.
- De rage ? me demande Jules.
- Non, laissez tomber ! J'ai parlé trop vite ! J'avais juste quelques griefs contre Monsieur Warghal, mais rien de grave.

Jules secoue la tête en signe de désapprobation. Je vois qu'il ne m'apprécie pas beaucoup. Puis, il reprend son explication comme si de rien n'était.

- Étant caché loin de tout moyen de communication, Monsieur Warghal m'a demandé de vous avertir en diffusant dans votre téléphone la chevauchée des Walkyries. Étant donné que vous n'étiez pas seule, je ne devais pas dire un mot. Monsieur Warghal avait peur que votre invité entende notre conversation. Avec la chevauchée des Walkyries, il savait que vous comprendriez qu'il était toujours vivant.
- Effectivement, je me suis raccrochée à cette idée durant ces deux jours d'angoisse.

Je pousse un long soupir de soulagement.

- John est vivant ! dis-je, apaisée.
- Oui, Mademoiselle !

D'un coup, des dizaines de questions jouent la sarabande dans mon esprit.

— Où est – il ? Comment va-t-il ? Pourquoi a-t-il fait cela ? N'est-il pas blessé ?

— Je ne suis pas habilité à répondre à toutes vos questions. Je dois juste vous donner quelques informations et vous protéger, car les menaces de mort ont été mises à exécution. Mais rassurez-vous, il va bien.

— Quand pourrai-je le voir ?

— Il veut vous voir, ce soir. Je vous emmènerai jusqu'à lui. Mais, aujourd'hui, vous devez aller travailler comme tous les employés Warghal. Il ne faut pas attirer l'attention sur vous. Je passerai vous prendre en sortant du travail. Je vous attendrai au parking souterrain quand tout le monde sera rentré chez eux.

— D'accord ! Je suis soulagée. Si John va bien, c'est le principal !

Mais mon angoisse n'est pas totalement atténuée. J'ai très peur de sa réaction lorsque je vais lui parler de la jeune femme blonde avec qui il était vendredi soir.

Ma jalousie refait surface. Je sais que je ne voulais pas lui en tenir rigueur s'il était vivant, mais c'est plus fort que moi.

— Monsieur Warghal vous fait dire qu'il faut que vous annuliez tous les rendez-vous qui concernent votre voyage au Japon.

— Très bien ! Je le ferai.

— Donc, je vous donne rendez-vous ce soir, au parking souterrain ! me dit-il, en s'apprêtant à partir. En attendant, je garde un œil sur vous toute la journée. N'ayez crainte. Je serai là pour vous protéger. Voulez-vous que je...

Je lui coupe la parole.

— Attendez, Jules. Vous ne voulez pas me dire où se trouve John ?

— Bien caché, tant que l'enquête suit son cours.

— Je m'y perds un peu ! Pouvez-vous me dire ce qui est vrai ou faux dans cette histoire ? demandé-je.

Je prends une petite mine déconfite pour tenter de lui faire pitié, pour qu'il parle.

Jules soupire.

— Que voulez-vous savoir ?

Je suis contente de voir que j'ai réussi à l'amadouer.

— J'aimerais savoir ce qui s'est réellement passé vendredi soir.

— Je ne dois normalement pas vous en parler, mais je sais que vous allez me questionner tant que vous n'aurez pas de réponses. Je me trompe ? me dit-il, d'un air accusateur.

— Comprenez-moi ! Je me fais tellement de soucis. Mais si cela peut vous rassurer, je ne dirai pas que vous m'avez tout expliqué.

— J'espère bien ! Monsieur Warghal me renverrait sur-le-champ. Dites-vous bien que ce que je vais vous dire doit rester entre nous et que je le fais uniquement parce que j'ai envie que vous me foutiez la paix.

Je ravale ses dures paroles et l'écoute attentivement. Je comprends qu'il ne m'aime pas, après tout ce

que je lui ai fait.

— C'est promis ! Tout cela restera entre nous.

Jules soupire, hésite encore quelques secondes puis commence à parler.

— Sur la route le ramenant chez lui, les freins de la voiture de monsieur Warghal ne répondaient plus. Constatant la défaillance technique, son chauffeur s'est arrêté en raclant le côté droit de la voiture le long d'un mur. Heureusement pour eux, le chauffeur est un expert en conduite. Une fois la voiture stoppée, le chauffeur a constaté que les freins avaient été sectionnés intentionnellement. C'est ainsi que monsieur Warghal a fait jouer ses connaissances et qu'il a appelé le chef de la police. En connivence avec les autorités compétentes, ils ont décidé de faire croire à la disparition de monsieur Warghal afin de coincer le corbeau.

— Mais je croyais que le corbeau était l'ex de John, cette fameuse Babeth.

— C'est ce que les détectives privés de Monsieur Warghal ont cru un peu trop vite également. Mais, selon les policiers et les premiers éléments de l'enquête, elle serait hors de cause.

— Ont-ils une piste ?

— Je n'en sais rien.

— Et qui était le témoin de l'accident, interviewé par les journalistes ? Il m'a semblé l'avoir déjà vu quelque part !

— Le faux témoin était le garde du corps de monsieur Warghal.

— C'est bien ce qui me semblait. Je vous remercie de m'avoir éclairée. Je vous promets que je ne dirais rien.

— Je l'espère ! Je risque ma place ! Savez-vous que j'ai été tueur à gages, autrefois ?

Mon sang se glace. Je ne sais pas si je dois prendre cette phrase pour une menace. Je deviens livide. Les yeux de Jules me dévisagent.

Je tente de le rassurer sur mes intentions, mais je bégaye. La peur sans doute.

— Mais, mais..., je vous assure que je serai muette comme une tombe !

— Vous avez intérêt si vous ne voulez pas que j'en creuse une spécialement pour vous.

J'ai très peur ! Ses yeux froids et méchants me transpercent l'âme.

— Non, non ! Je vous promets que..

Jules me coupe la parole et éclate de rire.

— Je vous ai bien eu !

Un nouveau rire franc et victorieux éclate du fond de sa gorge.

— Je n'ai jamais été tueur à gages ! Je plaisantais ! Relax !

Je pousse un grand soupir de soulagement.

— Mais pourquoi m'avez-vous fait peur, ainsi ? dis-je, en soupirant.

— Mais pourquoi m'avez-vous drogué, ainsi ? me répond-il.

Je ne réponds rien. Je me sens très mal à l'aise. Il vient de me rendre la monnaie de ma pièce.

— La vengeance est un plat qui se mange froid ! me dit-il, avec un petit air fier et vicieux.

Je rougis et je regarde le sol.

Je balbutie.

— Je... je suis vraiment désolée !

Jules me regarde sévèrement.

— Sous ordre de monsieur Warghal, je ne dois pas vous quitter des yeux. Je me ferais discret, mais je vous prierais d'éviter d'intenter, une nouvelle fois, à ma vie.

— Je vous le promets ! dis-je, en rougissant

— Monsieur Warghal m'a demandé de vous donner cette lettre.

— Merci !

— Je vais à présent vous laisser ! Je vous attendrai, ce soir, au parking souterrain lorsque tous les employés seront rentrés chez eux. Voulez-vous que je vous conduise au bureau, ce matin ?

— En temps normal, je vous aurai dit non, mais étant donné que le corbeau a mis ses menaces à exécution, je serai rassurée que vous m'emmeniez.

— Très bien, je vous attends en bas !

— Voulez-vous un café, avant de repartir ?

— Sûrement pas !

Mon garde du corps retourne dans sa voiture. J'ouvre la lettre sulfureuse de John.

« Ma chérie

Je suis navré d'avoir été obligé de te donner du souci, mais les circonstances n'ont pas joué en ma faveur.

Je vais bien. Je me languis de te voir. Je t'expliquerai tout dès que tu seras près de moi.

John

P.S : N'oublie pas tes talons hauts. »

Je pose le courrier sur la table.

Je suis si heureuse qu'il soit vivant et pourtant, une fureur que je tente de contrôler bout en moi dès que je pense à la jeune femme blonde avec qui John était avant son accident.

Je regarde la lettre de John et dit :

— Je suis impatiente de te revoir, moi aussi, John, mais tu n'échapperas pas à une petite discussion franche à propos de cette femme, même si je sais que je te pardonnerai, car je ne peux pas me passer de toi...

\*

\*\*\*

La journée a été terrible. Parler de la disparition de quelqu'un que l'on sait vivant. Annuler tous les rendez-vous de notre voyage au Japon. Faire semblant d'être triste et anxieuse de notre sort d'employée. Supporter la douleur aux pieds due à mes talons aiguilles.

J'ai dû jouer la comédie toute la journée. C'est éreintant de mentir à ce point.

La jalousie m'a, également, taradée, et s'est amplifiée au fil des heures.

J'ai beau tenter de me dire qu'une scène de ménage mettra fin à ma relation avec John, je me dis qu'il faut tout de même que je sache.

Je pèse le pour et le contre. Parfois, je suis déterminée et je veux absolument avoir une explication à propos de sa maîtresse blonde, parfois, je me ravise et je repense à nos moments intimes si merveilleux dont je ne pourrais pas me passer.

J'ai l'impression de naviguer dans un flou total.

Je regarde ma montre. Il est 18 heures 10. J'attends à mon bureau que les locaux se vident.

J'entends des pas. Je me lève lorsque j'aperçois le vigile.

— Bonjour mademoiselle ! C'est terrible ce qui est arrivé à monsieur Warghal.

— Oui, terrible !

J'ai envie de craquer. De dire que c'est un menteur, qu'il vous ment à tous comme il m'a menti à moi, avec sa blonde pulpeuse, mais je me tais. Je sais que je vais pouvoir lui dire ce que j'ai sur le cœur dans quelques instants. À moins que je me taise !

Je n'ai jamais été autant en plein doute.

Le vigile parle, parle, parle, comme à son habitude, lorsque je vois arriver à l'autre bout du couloir mon garde du corps.

— Désolé, je dois vous laisser.

— Ah, le petit copain vient vous chercher, mademoiselle ! Je ne vais pas vous retarder plus longtemps. Allez, bonne soirée, me dit-il, d'un air coquin.

S'il croit que c'est mon petit copain, après tout, pourquoi pas ! Cela paraîtra moins louche !

— Bonsoir, Jules !

— Bonsoir ! Je suis montée vous chercher, car le parking était vide et je ne vous voyais pas venir. Je suis venu voir si vous n'aviez pas d'ennuis.

— Non, c'est juste le vigile, très gentil, mais un peu trop bavard, qui me retenait !

— Très bien ! Nous pouvons y aller ?

— Oui ! Je suis prête !

Une boule m'enserme l'estomac. Je suis heureuse de revoir John, mais tellement anxieuse à l'idée d'une dispute.

\*

\*\*\*

Une demi-heure que l'on roule, et j'ai perdu tout sens d'orientation.

- Mais où sommes-nous ?
- Si vous ne connaissez pas, ce n'est que mieux, mademoiselle ! Ce lieu doit rester confidentiel.
- Je n'ai pas l'habitude de moufter.
- Je sais, mais j'avais pour ordre de vous bander les yeux pour garder le lieu secret.
- John n'a plus confiance en moi ! dis-je, dépitée.
- Ce n'est pas un ordre de Monsieur Warghal, il n'est pas au courant. C'est mon chef qui me l'a demandé.
- Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?
- Vous voulez dire pas encore fait ! Je vous banderai les yeux quand nous ne serons plus qu'à cinq minutes.
- Et si je ne coopère pas ?
- Je ne vous amène pas !

Je soupire longuement.

- OK ! Je suis d'accord pour que vous me bandiez les yeux, dis-je, avec lassitude.

Le paysage défile. Au bout de dix bonnes minutes, mon garde du corps se gare sur le bas côté et enroule un bandeau autour de mes yeux.

Il sert un peu fort le bandage.

- Aïe ! rouspété-je.
- Ah ! Désolé ! me dit-il, d'un petit air sadique, en serrant de plus belle.

Je me tais pour ne pas subir une pression supplémentaire.  
C'est encore une autre vengeance ! me dis-je, conciliante.  
Nous arrivons enfin ! Le moteur s'arrête.

- Je vais vous guider jusqu'à l'intérieur, Mademoiselle. Attrapez-moi par le bras. Attention aux escaliers ! Là ! Doucement ! On y est presque.

Une odeur de renfermé me pique le nez. C'est très désagréable. Je dois être dans un vieux bâtiment.

- Plus que quelques mètres et nous y sommes.

Nous stoppons. J'entends une porte claquer derrière moi.

- Vous pouvez enlever votre bandeau.

Je le desserre et le laisse tomber autour de mon cou.  
La première image que je distingue est le visage de John qui me sourit.  
Il est si beau !  
Je ne sais pas si je dois être heureuse de le voir ou si je dois tout de suite lui demander qui est cette fille.  
John me tend les bras et je ne peux résister à une étreinte.  
Je m'abandonne quelques instants au plaisir des retrouvailles.  
Le creux de ses bras puissants est si réconfortant. J'ai toujours eu l'impression que c'était ma place rien qu'à moi.  
Imaginer que John ait enlacé cette blonde, vendredi soir, me brise le cœur.

— Je suis si content de te voir ! me dit-il. Tu m’as manqué ! J’ai essayé de te prévenir par tous les moyens, mais d’après ton garde du corps, tu étais toujours en compagnie de ton ami.

— Oui, mon ami m’a aidé à supporter l’angoisse de ta disparition.

— Je suis vraiment désolé ! Je ne voulais pas te mettre dans des états pareils. Mais nous sommes tenus au secret. Il y va de la réussite de notre plan contre cet assassin.

— Et combien de temps tout cela va durer ?

— Je ne sais pas ! Le chef de la police m’assure qu’une équipe d’expert est sur les dents 24 heures sur 24.

Je me retire des bras de John et deviens froide et distante.

— Qu’est ce que tu as, Jane ? On dirait que tu n’es pas contente de me voir ?

C’est à ce moment précis que la grande blonde entre dans la pièce.

Je la regarde, éberluée.

Elle s’approche de John et l’embrasse tendrement sur la joue.

— Bonsoir, darling. Cette petite sieste m’a fait le plus grand bien.

La moutarde me monte au nez.

Elle a du toupet celle-là et devant moi en plus.

La colère me submerge. Je me mets à crier.

— Tu veux savoir pourquoi je ne vais pas bien ? À ton avis, pourquoi je ne vais pas bien ? Tu me fais croire que tu es amoureux de moi, que tu ne peux pas te passer de moi, que je suis ta petite indomptable et que nous passerons toutes ces épreuves de menace de mort ensemble. Tu me fais croire que je suis unique pour toi et dans mon dos, tu te permets de me tromper.

— De te tromper ! Mais Jane ! Pourquoi dis-tu cela ?

— Et en plus, tu fais l’innocent !

— Mais je suis innocent !

— Tu as le toupet de me dire que tu es innocent alors que ta maitresse vient d’entrer dans la pièce.

— Ma maitresse ? dit John, surpris.

— Oui, ta maitresse ! hurlé-je, en tendant le doigt vers la grande blonde qui ne comprend visiblement pas ce qu’il se passe.

— Mais Candice n’est pas ma maitresse !

Je fulmine. Je suis tellement énervée que j’ai l’impression d’avoir de la fumée qui sort par les narines.

— Ben voyons ! Si tu crois que je ne t’ai pas vu l’autre soir, avec elle. Vous sortiez de ton bureau ! Et là ! Tu vas me répondre quoi ? Que c’est ta cousine ?

— Non ! Que Candice est ma sœur ! me dit-il, très calmement.

J’arrête immédiatement de crier. Ma bouche s’ouvre, béate ! J’avale ma salive. J’ai la gorge sèche, très sèche.

Je me ratatine morte de honte.

J’analyse rapidement la situation et je n’en crois pas mes yeux et mes oreilles.

Je ne sais pas si je dois être contente de cette nouvelle ou si je dois m’enterrer dans le premier trou de

souris que je trouve.

J'ai envie de fuir très loin pour échapper à cette situation embarrassante.

Je regarde la grande blonde un peu snob. Elle me dévisage, intriguée.

— Vous..., vous êtes la sœur de John ? dis-je, en bégayant.

Elle me sourit, amusée par ma tête déconfite et me tend la main.

— Oui, je suis Candice ! Enchantée de vous connaître ! John m'a beaucoup parlé de vous avec une certaine passion dans la voix, mais je vois que vous êtes tout aussi enflammée que lui.

— Elle n'a pas pour habitude de se laisser faire ! dit John à sa sœur. Jane fonce au quart de tour ! C'est ce que j'aime le plus en elle, même si parfois elle se retrouve dans des situations peu agréables. Sa personnalité est si envoutante !

— Bonjour ! Je... je... je suis navrée pour cette méprise ! dis-je à Candice, en bégayant.

— Il n'y a pas de mal ! J'ai pu ainsi voir un échantillon de votre for-mi-da-ble personnalité ! répond Candice, en imitant son frère, avec un air moqueur.

Je baisse les yeux au sol. Je me sens tellement humilié. Inconsciemment, je cherche le petit trou de souris dans lequel me glisser.

Candice reprend.

— Indomptable ! m'a dit John. Il n'a pas tort, mais, moi aussi, j'aime beaucoup. En règle général, les gens sont très hypocrites avec les membres de notre famille. Sans doute, à cause de l'argent que nous possédons. Vous êtes une bouffée d'air frais dans notre petit monde sournois.

— Merci !

Sa flatterie me rassure, et apaise un peu la honte que je ressens.

— Bon, je vais te laisser, darling ! dit-elle à John. Je vais voir Victor. Il doit être paniqué depuis que je l'ai laissé seul dans cet endroit qu'il ne connaît pas bien.

— À tout à l'heure, Jane ! me dit-elle. Nous nous verrons certainement au dîner. Nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

— Ce sera avec plaisir ! dis-je, en tentant de rester digne.

Candice nous laisse seules.

— Eh bien ! dit John en m'enlaçant, les présentations avec ma sœur se sont plutôt bien passé ! me lance-t-il, d'un air moqueur.

— Je me sens tellement idiot !

— Il faut surtout que tu apprennes à me faire confiance !

— Oui, John. Tu as raison !

Je me perds quelques minutes dans ses bras. Tout me semble si futile à présent. Seule sa présence compte.

C'est alors que je repense aux paroles de Candice.

« Je vais voir Victor »

La curiosité est un vilain défaut que je maîtrise avec beaucoup de tact.

Non, ce n'est pas vrai ! Je ne sais pas gérer ma curiosité avec délicatesse.  
C'est pour cela que je vais droit au but en demandant à John :

— Qui est Victor ?  
— Mes rendez-vous de 18 heures 30 !

Je ne comprends pas.

— C'est Victor que je vais voir tous les jours à 18 heures 30.

Je le regarde avec attention pour l'inviter à poursuivre.

Des tas de questions défilent dans ma tête.

Qui peut bien être ce Victor ?

Un ami un peu trop intime ? Non, je ne peux pas le croire. John n'a pas ce genre d'attraction sexuelle.

Un animal domestique ? Non, ce n'est pas possible. Pourquoi irait-il le voir tous les jours à 18 heures 30 ?

J'attends avec impatience sa réponse.

John laisse planer un moment de silence avant de se lancer dans une explication.

— Victor est mon frère. Il est malheureusement handicapé depuis sa naissance.

Je n'en crois pas mes yeux.

— Tu as un frère ? dis-je, éberluée. Mais, je ne comprends pas. J'ai toujours cru que tu n'avais qu'une sœur !

— Mes parents ont toujours caché Victor aux médias et aux yeux de tous, pour sa sécurité. Il est trop vulnérable. Ils avaient peur d'un enlèvement. Enfin, je devrais dire que mon père avait peur pour sa sécurité, et que ma mère préférait le cacher pour qu'il ne nuise pas à l'image parfaite de notre famille. C'est pour cela que nous n'avons pas de photo de famille avec Victor.

— Ta mère était si dure !

Je regrette aussitôt mon manque de délicatesse.

— Bien plus que tu ne peux l'imaginer, me dit John, avec une amertume palpable dans la voix.

— Je suis navrée !

— Ce n'est rien ! Elle a fait de moi l'homme puissant que je suis à présent.

— Je trouve admirable que tu t'occupes de ton frère chaque jour !

— Non, c'est normal ! C'est mon frère et il a besoin de moi, me dit-il, avec une tendresse dans la voix que je ne lui connaissais pas.

Je sens John très mal à l'aise de se mettre à nu.

— Ta sœur est très belle ! dis-je pour changer de conversation.

— Oui. Elle a brisé un nombre de cœurs incalculable. C'est une artiste, tu sais !

— Je me souviens que tu m'en as parlé.

— Tu as vraiment cru que Candice était ma maîtresse ?

— Oui, je vous ai vu sortir de ton bureau vendredi soir. Je suis restée plus tard pour finir quelques dossiers. Quand je vous ai vu, mon sang n'a fait qu'un tour ! Je voulais t'en parler, le soir même, chez moi, mais tu as eu ton accident.

John resserre son étreinte pour mieux me rassurer.

— Tu l’as pourtant vu sur la photo, chez moi !

— Oui, mais elle était petite, elle a beaucoup changé. Je ne l’aurai pas reconnu et puis je ne l’ai vu que de dos, vendredi soir. J’ai cru que c’était ton ex, la sœur à Babeth.

John éclate de rire.

— Tu as une imagination débordante ! Je t’ai pourtant dit que je ne la voyais plus depuis longtemps.

— Je sais ! dis-je, penaude.

John m’embrasse sur le front, tendrement. Ce moment magique arrête le temps. Je suis tellement soulagé qu’il soit vivant et qu’il ne m’ait pas trompé.

Quelle idiote je fais, parfois ! Je m’emballe sans réfléchir.

John m’enlace de plus belle et m’embrasse avec fougue.

— Tu as mis tes talons aiguilles, comme je te l’ai demandé ! J’adore ! Tu es si sexy !

Je ne réponds rien, mais mes joues s’empourprent.

Un frisson de plaisir me grise immédiatement.

Nos langues s’enroulent et entament une danse érotique troublante.

La chaleur du souffle de John contre ma joue me désarçonne. L’odeur de sa peau m’ensorcelle. Le goût de ses baisers m’envoute.

Mon sang bouillonne. Je suis incandescente comme une pierre chauffée par les braises d’un feu ardent.

Mon ventre s’emplit d’un désir si intense que je frotte mon entrejambe contre la cuisse de John.

Tous mes sens s’enflamment.

Je suis à la fois passionnée, amoureuse, brulante d’émotions et d’envies.

Je suis chienne. Je lâche prise.

— Humm ! me dit John. J’aime ta façon de me désirer aujourd’hui.

— C’est que tu m’as tellement manqué, toutes ces émotions m’ont chamboulée. Et j’ai tellement envie de toi. Possède-moi !

— Sais-tu que lorsque tu es entré dans la pièce avec ce bandeau autour des yeux, j’ai immédiatement eu envie de toi, me dit-il, en m’embrassant dans le cou.

Je ne réponds rien, incapable de prononcer un seul mot de plus. Les sons qui sortent de ma bouche sont des gémissements de plaisir.

Sans me demander mon avis, John replace le bandeau autour de mes yeux. Je n’émets aucune résistance. J’aime ce jeu.

Mon cœur bat très fort d’excitation dans ma poitrine. Ma peau frémit de désir à chaque fois que John l’effleure.

Mes pensées érotiques sont en ébullition.

Mon entrejambe supplie, elle veut jouir.

John caresse lentement mon corps et me déshabille.

Je me retrouve rapidement nue, en talon, offerte, les yeux bandés.

John ne me touche plus. Je suppose qu’il me regarde.

Je m’apprête à le supplier de poser ses mains sur moi. J’ouvre la bouche pour parler lorsqu’il

m'interrompt.

— Chut ! Ne dis rien ! Tu es si belle !

Je sens qu'il entoure un morceau de tissus autour de ma bouche. Il me bâillonne. Je n'émet toujours pas de résistance.

Je suis prête à faire tout ce qu'il veut à partir du moment où il me touche.

Puis, je sens son corps se glisser derrière le mien. Il m'embrasse dans la nuque et attrape mes mains. Il les attache dans mon dos.

Je suis entièrement à sa merci, et sous son emprise érotique.

— Tu veux que je te possède ? me dit-il, d'une voix chaude.

J'agite la tête de haut en bas pour approuver.

— Parfait ! Tu es absolument superbe attachée ainsi !

Je n'en peux plus.

John fait durer le plaisir. Il ne me touche toujours pas.

J'entends le bruit de la braguette de son pantalon. Je suppose qu'il se déshabille.

Je suis impatiente qu'il pose ses mains sur moi. Ma peau est si sensible que j'apprécie l'air ambiant qui caresse mon corps nu.

Soudain, les doigts de John se posent sur mes tétons. Il fait rouler mes bouts entre son pouce et son index.

Ma réaction est immédiate. Je gémiss.

— Tes seins sont si beaux que je pourrais me damner pour les caresser.

Ses mains parcourent mon corps et glissent entre mes cuisses.

— Tu es trempée ! me dit-il, satisfait.

Un doigt coquin se pose sur mon bouton rose. Je monte immédiatement au septième ciel.

Mon corps se tortille de plaisir. Mon sexe palpite. Un bourdonnement érotique tourbillonne dans le creux de mes oreilles.

Soudain, une douleur vive envahit ma poitrine. John pince fortement mes tétons.

Ma première réaction est de couiner un petit « aïe », étouffé par le bâillon. Mais très vite, j'apprécie et je geins.

La douleur mélangée à la jouissance décuple mon plaisir.

J'ai la sensation que ma tête tourne sous l'intensité de l'orgasme.

Les doigts de John dans mon entre-jambes s'agitent et me font un bien fou. Je chavire de plaisir.

Je perds l'équilibre et John me rattrape.

La chaleur de ses bras musclés sur ma peau nue me bouleverse.

Je halète.

— Ça ne va pas ? Tu veux que j'arrête ? me demande John.

Toujours bâillonnée, je réponds « non » de la tête.

Je veux continuer à ressentir une telle explosion de plaisir, si intense qu'elle m'en fait défaillir.

— Très bien ! Dans ce cas, mets-toi à genoux ! m'ordonne John.

J'entends qu'il place quelque chose devant moi.

— Appuie-toi contre la chaise ! me dit-il.

Je me penche en avant et je sens l'assise d'une chaise en face de mon visage. Je pose ma joue dessus. La position est inconfortable. Mes mains, attachées dans mon dos, me manquent pour me retenir. J'offre ma croupe à John qui se place derrière moi. Ses mains se posent sur mes hanches. Son sexe se cale contre ma vulve.

Je frémis.

Je me cambre afin de lui faciliter l'accès. Il pénètre sans ménagement ma petite grotte intime.

Un plaisir fulgurant me terrasse.

Jamais, je n'ai aimé être traité aussi sauvagement, mais avec John, c'est si bon.

Dans une cadence soutenue, il me pilonne.

Le plaisir m'emporte dans une autre dimension. Je bascule dans un monde de plaisir insoupçonné. John s'agrippe à mes hanches. Ses doigts transpercent presque mes chairs tellement la pression est forte.

Je savoure chaque instant d'émotion. Je voudrais que ce moment ne s'arrête jamais, mais dans un soupir animal, John se répand en moi.

À contrecœur, je sens son sexe se retirer du mien.

— Ne bouge pas ! m'ordonne John. Tu es si belle ainsi !

J'obéis. De toute façon, attachée et bâillonnée comme je suis, je n'ai pas bien le choix.

Je sens la semence de John couler le long de ma cuisse.

— Tu es si excitante quand tu es à ma merci !

Un long silence règne dans la pièce. Je sens John tourner autour de moi. Parfois, ses doigts frôlent ma peau.

Parfois sa langue glisse entre mes reins.

J'ai tellement envie de le sentir à nouveau en moi.

Je ne bouge pas. Je suis offerte et obéissante. Je cambre mes fesses pour lui faire comprendre que je le veux.

J'ai la chair de poule. Je suis presque en transe. Je le désire plus que tout.

— Petite coquine ! me dit-il, en observant mon petit manège, d'une voix chaude et satisfaite.

Soudain, je sursaute.

Stanislas frappe à la porte.

— Le repas est servi ! dit-il, à travers la porte.

— Nous arrivons, Stanislas ! dit John.

Je suis frustrée. Je tente de rouspéter à travers mon bâillon. Je me redresse légèrement et dit « non » de la tête.

— Comment ça, Jane ! Tu oses contredire mes ordres ! me dit-il, d'une voix sévère.

Immédiatement, une claque s'abat sur mes fesses.

Je tente à travers mon bâillon de lui dire « pitié, j'ai encore envie de toi », mais ma phrase est étouffée et incompréhensible.

Une autre claque s'abat sur mon fessier.

— J'ai dit..., me dit-il sur un ton très autoritaire... nous allons manger, Jane !

Je me résigne lorsqu'une autre claque puissante tombe sur ma fesse droite.

Celle-ci est vraiment douloureuse !

Je n'insiste pas. Je suis arrivée aux limites de la douleur supportable.

Le mal rayonne.

Je me mets à genoux, la tête penchée vers le sol, pour signifier à John que je me soumetts entièrement à ses ordres.

— C'est bien ! me dit-il, satisfait.

Il me détache.

Je suis frustrée et en manque de lui. Mais, je n'ose rien dire !

Son regard plonge dans le mien ! Il est irrésistible.

Il s'est déjà rhabillé.

Il est si charmant. Son sourire me chavire le cœur.

— Je sais que tu avais encore envie de faire l'amour une nouvelle fois ! me dit-il. Mais tu dois sans cesse te rappeler que c'est moi qui décide, où, quand et comment !

Je baisse les yeux par terre et je lui réponds timidement.

— Oui, John. Je le sais.

Le feu ardent entre mes cuisses à laisser place à une douloureuse brûlure sur mes fesses.

— Habille-toi, vite ! me dit-il. Je ne veux pas les faire attendre.

Je me dépêche de me vêtir et aperçois, dans le reflet du miroir mural, une trace rouge vif sur mes fesses.

— Tu vas pouvoir faire plus ample connaissance avec ma sœur. Tu verras sous ses airs snobs, c'est quelqu'un de bien.

— J'en suis ravie, mais elle doit quand même me prendre pour une sacrée cinglée.

— Peu importe ! Ma sœur aime les gens différents ! Je suis certain que tu vas beaucoup lui plaire.

— Je l'espère. Stanislas est ici ?

— Oui, j'ai confiance en lui ! Il m'est totalement dévoué. Je ne me sentais pas prêt pour préparer les repas, seul. Et ma sœur, n'en parlons pas ! Dès qu'elle se met au fourneau, c'est l'indigestion assurée ! C'est tout naturellement que j'ai mis Stanislas dans la confidence. Il nous apporte les repas, discrètement, chaque jour.

John me conduit dans une petite salle à manger où je retrouve Candice, Stanislas et un homme que je

suppose être Victor.

La table est mise. Le repas est copieux, mais simple.

— Avec les circonstances, j’ai demandé à Stanislas de faire simple, me dit John.

— C’est parfait !

— Je te présente Victor, mon frère.

Victor me regarde, mais ses yeux traduisent une indifférence totale.

John reprend.

— Victor n’est pas très sociable ! me dit John. Ne t’offusque pas !

— Ce n’est rien ! Je comprends !

Je m’approche tout de même de lui, et gentiment je lui dis bonjour.

Victor ne sourit pas.

— Je suis enchantée de vous connaître, rajouté-je.

L’espace d’une seconde, une lueur s’éclaire dans le regard vide de Victor. Il m’adresse un sourire puis replonge dans les abysses dans lesquels il est enfermé.

John me regarde surpris.

— Tu m’étonnes de jour en jour ! Mon frère a rarement ce genre de réaction. D’habitude, il refuse tout contact avec une personne étrangère à son petit cercle de connaissance.

— Je suis flattée qu’il m’apprécie, dans ce cas.

— Si tu veux t’asseoir à côté de ma sœur, ce sera une joie pour moi de vous voir faire connaissance. Contrairement à nous, elle n’est pas en danger. Officiellement, elle est au Mexique. Elle n’a reçu aucune menace de mort, mais par mesure de sécurité, je préfère qu’elle soit avec nous. Et puis, pour nous occuper de Victor, c’est plus facile à deux. J’ai préféré laisser son personnel soignant en dehors de tout cela.

— Je comprends !

— En revanche, c’est ta protection à toi qui m’inquiète.

— Ne t’en fais pas, j’ai mon garde du corps ! Il est parfait !

— Oui, quand tu ne le drogues pas ou que tu ne cherches pas à l’assommer avec une branche.

— C’est vrai que je n’ai pas été très tendre avec lui ! dis-je, un peu honteuse. Ne t’inquiète pas. Je reste vigilante.

— Mais, je ne m’inquiète plus ! Maintenant que tu es là, tu restes ici ! En sécurité, avec moi.

— Mais ! Comment vais-je justifier de mon absence !

— Je suis le patron oui ou non ?

— Oui, mais pour l’instant, tu es un patron « mort » pour tout le monde !

— Ne t’en fais pas ! J’ai tout prévu. J’ai demandé à mon ami médecin de te prescrire un arrêt de travail ! Tout paraîtra normal !

— Mis à part le fait que je suis tout le temps en arrêt maladie !

— Effectivement ! Tes collègues vont croire que tu le fais exprès !

— Ce n’est pas grave après tout ! Je connais très bien le patron ! dis-je, en souriant.

Je m’installe à côté de Candice qui m’adresse un large sourire.

— Alors, dites-moi ! Comment avez-vous rencontré mon frère ? me demande-t-elle, enjouée.

\*  
\*\*\*

— Ta sœur est vraiment charmante ! dis-je à John.

Je viens de me déshabiller et je m'allonge nue dans le lit de notre chambre provisoire.

— C'est exact ! Mais vivement que tout cela se termine ! Elle va finir par devenir folle ici ! Elle a horreur de rester enfermée !

— Mais, dis-moi ? Où sommes-nous, exactement ?

— C'est la maison de campagne d'un ami !

— D'accord ! D'où la décoration rustique !

— Tout à fait !

— Ce lit à baldaquin est d'une beauté sans nom !

— Oui, il est magnifique, effectivement ! Il date du 18e siècle, de l'époque directoire.

Je suis ébloui par tant de culture.

— Comment sais-tu tout cela ?

— C'est un cadeau que j'ai fait à mon ami, lorsqu'il a acheté cette maison.

Je me mets à rire.

— Personnellement, lorsque je suis invitée à une pendaison de crémaillère, j'offre un vase. Et je m'estime heureuse lorsque je peux en offrir un en cristal.

— La valeur du cadeau n'a aucune importance, c'est l'intention qui compte ! Et dans ce cas, bien précis, mon attention n'était pas très honnête.

— Ah bon ! Pourquoi ?

— Je savais qu'il placerait ce lit dans la chambre d'ami. La chambre parentale et les chambres destinées à ses enfants étant déjà meublées. Cette chambre m'était donc tout naturellement dédiée lors de mes nombreuses et régulières visites.

— Et ? Je ne comprends pas où tu veux en venir.

— Pour faire court, j'ai fait un cadeau utile ! me dit-il, pour me taquiner.

Je rétorque en riant.

— Mais un vase est très utile !

— Peut-être, mais, est-ce que l'on peut faire ça avec un vase ?

John sort d'une commode quelques foulards en soie, et attache mon premier poignet à la colonne en bois du lit, puis vient le tour de mon deuxième poignet.

Je n'é mets aucune résistance, bien au contraire.

— Effectivement, John, on ne peut pas faire cela avec un vase ! dis-je, en souriant.

Je me retrouve debout les bras en croix, face au lit.

John entoure un foulard autour de mes yeux. Je ne vois plus rien.

L'excitation monte en moi.

Les doigts de John se posent sur moi et glissent le long de mes jambes pour attacher l'un après l'autre chacun de mes pieds.

J'ai les jambes écartées.

Les mains coquines de John remontent entre mes cuisses.

— Humm ! Tu as l'air d'aimer cette position ? me demande-t-il, en constatant l'humidité de mon intimité.

— Oui, beaucoup ! J'aime être à ta merci ! Tu ne me bâillonnes pas ? demandé-je, excitée par le souvenir de l'après-midi.

— Non, pas ce soir !

— Pourquoi ? demandé-je, déçue.

— Parce que bâillonnée, il te sera difficile de me sucer.

John joint le geste à la parole. Je l'entends monter sur le lit et fourrer son sexe en érection dans ma bouche.

Ses deux mains se posent sur mon crâne. C'est lui qui décide du mouvement ! Je subis, mais c'est si bon de sentir ma bouche remplie par sa verge.

Ma langue s'enroule contre son sexe. J'aspire son gland. Je le suce le plus goulument que je peux. J'ai très envie de lui faire plaisir et de le faire jouir.

Le désir dans mon entrejambe est palpable.

Soudain, violemment, il se retire de ma bouche.

— Que se passe-t-il ? Tu n'aimes pas ?

— Bien sûr que si ! Mais si tu continues, je vais venir ! Et je ne veux pas jouir tout de suite !

John me détache et enlève le foulard autour de mes yeux.

— Ça y est ! Je suis déjà libérée ! dis-je, tristement.

— Non, pas pour très longtemps !

John se dirige vers la tête de lit en bois, sculpté. Des roses parfaitement ciselés entourent trois trous aux bordures rainurées avec gout. Le gros trou se trouve en plein milieu. Il est entouré par deux plus petits, de chaque côté. L'ensemble est harmonieux, un vrai régal pour les yeux. Du travail de maître.

À mon grand étonnement, je regarde John, sans comprendre ce qu'il se passe.

Il a l'air de chercher quelque chose sur le bois.

Ma curiosité est attisée.

— Que cherches-tu, chéri ?

— Le mécanisme ! me répond John en faisant glisser sa main sur le bois du lit.

— Le mécanisme ? répété-je, étonnée. Pour faire quoi ?

À peine, ai-je fini de prononcer ses mots que le bois de la tête de lit s'ouvre en deux.

— Oh, mon Dieu ! dis-je, surprise. C'est un pilori !

— Oui, parfaitement caché dans les sculptures de la tête de lit. J’ai fait exécuter ses modifications par un menuisier sculpteur, de grand talent.

Je comprends mieux maintenant la présence des trous. Le gros pour la tête et les deux petits pour les poignets.

— Ton ami, a-t-il connaissance de ce petit... mécanisme ?

— Non, il est parfaitement caché, et je ne lui ai jamais dit.

Je reste muette quelques instants devant cet objet de torture.

Pour gagner un peu de temps et pour me rassurer, je pose quelques questions à John.

— Et que veux-tu que nous fassions avec ça ?

— Tu glisses ta tête et tes poignets dans le pilori, je t’emprisonne et je te fais jouir.

— C’est aussi simple que cela ?

— Oui, aussi simple !

— C’est que ce pilori ne me dit rien qui vaille ! Je l’assimile à un objet de torture.

— Les seules tortures que je vais t’infliger seront d’agréables orgasmes. Tu n’as plus confiance en moi ?

— Bien sûr que si, John !

— Alors, arrête de discuter et laisse-toi emprisonner dans le pilori ! me dit-il, sévèrement. J’ai une envie folle de toi.

Les mâchoires en bois se referment autour de mon cou et de mes poignets.

Je suis à quatre pattes sur le lit.

John s’est positionné derrière moi.

Ses mains glissent immédiatement entre mes cuisses et me chavirent de désir.

— Quel dommage ! me dit-il. Tu as été parfaite au repas ! J’ai beau chercher, je ne trouve pas de raison de te punir.

— Que vas-tu faire de moi dans ce cas ? dis-je, pour le taquiner.

— Je vais te laisser décider ! Que veux-tu que je fasse ?

Je saute sur l’occasion pour me tenter de me sortir de cette posture peu confortable.

— Détache-moi, pour commencer !

— Une rébellion ! me dit-il. Je n’aime pas cela !

Ses doigts s’agitent de plus belle sur mon clitoris tandis qu’une première fessée s’abat violemment sur mes fesses.

C’est à ce moment précis que je me rends compte de la perversité de la question de John. Je n’avais pas le choix. Il savait que j’allais lui demander de me détacher. Il attendait un simple faux pas de ma part pour resserrer ses griffes vicieuses sur moi.

Mais je ne me plains pas. J’aime être sa proie, j’aime être sans défense face à lui, j’aime qu’il me dirige, qu’il me corrige. John m’a tellement appris. J’aime ressentir cette douleur exquise.

— Tu es si belle ainsi offerte ! Quel dommage que nous ne soyons pas chez moi. Il y a des caméras dans toutes les pièces qui filment en permanence. J’aurais pu garder un souvenir. Ton cul est splendide !

John se cale derrière moi. Je sens une sorte de liquide froid se déposer entre mes fesses. Je tressaille de surprise.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la vaseline !

John ne me laisse pas le temps de répondre.

Il emprunte le chemin de mon anus.

Haletante, je gémis.

Son gland me pénètre lentement. La sensation est très agréable.

Le pénis de John fait quelques petits allers et retours peu profonds.

Je geins à nouveau.

John force de plus en plus pour entrer en moi. La vaseline l'aide dans sa progression.

Mes muscles crispés se détendent progressivement.

John s'enfonce de plus en plus dans ma petite grotte serrée.

Un frisson me secoue entièrement lorsque la barrière de mes muscles cède.

Entièrement en moi, le sexe de John entame de lents va-et-vient.

Je gémis de plaisir lorsqu'il se penche sur moi pour agacer mon clitoris fou de désir.

Le rythme de John s'accélère. Je suis totalement offerte à ses vices. Si je pouvais, j'écarterais moi-même mes fesses pour qu'il me pénètre encore plus profondément.

Mon corps se crispe, se tend, ondule de plaisir.

Les mains de John se posent sur mes hanches. Il me baise comme une chienne. J'atteins l'extase.

Je gémis si fort que John me dit de me taire.

— Tais-toi ! Ma sœur dort dans la chambre d'à côté. Il n'y a plus de bruit dans la maison. Elle va t'entendre, me dit-il, sévèrement.

— Pardon, John, mais c'est si bon !

— Et ça, c'est bon ? me demande-t-il, en tapant sur ma fesse droite.

Je me cambre pour me livrer totalement à lui.

— C'est merveilleux ! Encore !

— Supplie-moi ! m'ordonne-t-il.

— Pitié ! Donne-moi encore une fessée ! Je suis si vilaine ! C'est si bon !

Une autre tape s'abat violemment.

— Encore ! Pitié !

John me frappe à nouveau la fesse droite tandis qu'il me sodomise. Il me pilonne avec force, hargne, puissance.

J'ai l'impression de me faire prendre par une bête sauvage assoiffée de sexe. Il est si puissant, si vicieux, si mâle, si jouissif.

Un orgasme me terrasse. Je me retiens de hurler pour ne pas alerter Candice. Si elle savait que son frère me baise comme une chienne.

Cette idée perverse m'excite et décuple mon orgasme.

Je me mords les lèvres pour ne pas crier.

Dans un rôle inhumain, John se répand en moi et se fige dans mon anus.

C'est à ce moment précis que je ressens de vives douleurs.

« Je ne vais plus pouvoir m'asseoir ! » pensé-je.

Une fois détachée, je m'allonge contre John.

Mon anus est en feu ! Mon clitoris en redemande !

Je ne me reconnais plus ! J'ai tellement changé depuis que j'ai rencontré John.

Épuisée, je m'endors rapidement.

\*

\*\*\*

John entre dans la chambre, un grand sourire aux lèvres. Il ouvre la bouche pour m'annoncer quelque chose, mais, anxieuse, je lui coupe la parole.

— John, je dois téléphoner à ma sœur pour lui donner de mes nouvelles. Cela fait déjà trois jours que je ne lui ai pas donné signe de vie. Je ne voudrais pas qu'elle s'inquiète. J'ai l'habitude de lui parler très régulièrement au téléphone. Je lui avais même promis que j'irais la voir dans la semaine.

— Si tu m'avais laissé parler, je venais t'annoncer une bonne nouvelle. Je viens d'être informée par les policiers que la piste qu'il suivait à propos de notre corbeau a mené à une garde à vue. J'ai ordre de rester encore invisible jusqu'à la fin de la garde à vue, mais en ce qui te concerne, tu peux reprendre le cours de ta vie normale. D'après la police, tu es hors de danger.

— C'est super ! Je vais pouvoir aller voir ma sœur et attraper quelques affaires chez moi pour me changer un peu. Les vêtements, que ta sœur m'a prêtés, sont splendides, mais je ne suis pas à mon aise dedans.

— J'avoue que ce n'est pas ton genre !

Je baisse les yeux, déçue qu'il ne me trouve pas à son goût.

— Mais, rassure-toi, tu es belle, tout de même !

J'embrasse John, heureuse de pouvoir aller vadrouiller un peu, en liberté.

— Est-ce que cela te dérangerait si je restais dormir chez ma sœur ?

— Absolument pas ! Voir ta famille te fera le plus grand bien !

— Je peux également reprendre le travail ? J'ai un retard monstrueux que j'aimerais rattraper.

— Si tu veux reprendre le travail, il n'y a pas de problème. De toute façon, ton garde du corps assurera ta protection.

— Très bien ! Quand nous revoyons-nous ?

— Étant donné que tu vas dormir chez ta sœur ce soir, nous nous reverrons demain soir ! Je te téléphonerai pour te tenir informée de la tournure des événements. N'oublie pas de faire charger le téléphone que je t'ai offert afin que je puisse te joindre.

John me plaque contre le mur et m'embrasse avec fougue.

— Prends soin de toi ! À demain ! me dit-il, d'une voix chaude.

\*  
\*\*\*

Mon garde du corps me conduit chez moi afin que je puisse prendre ma douche et mettre de nouveaux vêtements.

Je mets immédiatement en charge mon téléphone en or. John me manque déjà tellement. Une fois lavée, je m'apprête à appeler ma sœur, mais mon téléphone sonne :

— Allo ?

— Allo, Jane ! C'est Anna !

Je prends une voix de circonstance. Anna ne doit pas savoir que John est vivant.

— Bonjour, Anna !

— Bonjour Jane. Comment vas-tu ?

— Je fais aller ! dis-je, d'une voix trainante. Et toi, comment vas-tu ?

— Physiquement de mieux en mieux, mais je n'ai pas le moral !

— C'est toujours à cause de ta perte de mémoire ?

— Oui, toujours ! Et j'ai un souci qui vient de se rajouter par-dessus !

— Ah bon ! Lequel ?

J'espère au plus profond de moi même que les médecins ne lui ont pas découvert un autre problème de santé.

— Je me fais un sang d'encre à cause de l'expert.

— L'expert ?

— Oui, mon assurance a fait expertiser ma voiture !

— Et ?

— Et, ils ont conclu que mes freins avaient été sectionnés.

— Sectionnés ! Comme ceux de John !

J'ai les jambes coupées. La nouvelle me bouleverse. Je m'assois lourdement malgré une vive douleur persistante sur mon arrière-train. Les fessées et les sodomies de John durant ses trois jours de planque m'ont laissé un souvenir douloureux.

— Oui. Mes freins ont été sectionnés comme ceux de monsieur Warghal.

— Tu veux dire que tu as été victime d'une tentative de meurtre.

— D'après l'expert, cela en a tout l'air. Je dois déposer une plainte.

— À ton avis, est-ce la même personne qui a essayé de tuer John et de te tuer ?

— Je ne sais pas, mais c'est le même mode opératoire.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il vous tuer, tous les deux ?

— Je ne sais pas. Mais à présent, je suis persuadée que cet article de journal est la clef du mystère. Si seulement je m'en souvenais, on aurait la solution.

Anna marque une pause et grogne.

— Et cette fichue mémoire qui ne revient pas !

— Ne t'énerve pas Anna ! Ça ne sert à rien !

J'ai envie de lui dire que la police a un suspect et qu'il est en garde à vue, que nous allons bientôt connaître toute la vérité, mais je ne peux pas lui en parler pour le moment. Je tente de la reconforter.

— Ne t'en fais pas ! Je t'ai dit que j'irai aux archives pour mener ma petite enquête sur cet article. Je n'ai pas oublié. C'est juste que les événements...

— Je sais, Jane ! me dit mon amie. Comment te sens-tu depuis la disparition de monsieur Warghal ?

— J'essaie de garder le moral ! dis-je, d'un air triste.

J'ai tellement envie de lui dire que John est vivant. Je me sens odieuse de devoir mentir à Anna et à Tom, tout le temps. Mais c'est pour le bien de John. Alors, je me tais.

— Ne perd pas espoir, Jane ! Monsieur Warghal est peut-être toujours vivant. Tant qu'ils n'ont pas retrouvé son corps, on ne peut pas en être sûr !

— Merci, Anna. Ne t'en fais pas pour moi !

Ma sonnette retentit.

— Excuse-moi, Anna ! On sonne à ma porte !

— Je vais te laisser ! Prends soin de toi ! me dit mon amie.

— Prend soin de toi, également ! Je passerai te voir dès que j'aurai les idées plus claires !

— J'aimerais bien avoir les idées claires, moi aussi ! Allez, Jane, bonne journée.

— Bonne journée, Anna !

Un deuxième coup de sonnette impatient retentit.

Je vais ouvrir.

C'est Tom.

— Salut, Tom ! Comment vas-tu ?

— Salut ! Je m'inquiétais ! J'ai essayé de te joindre hier soir et tu n'étais pas chez toi.

— Oui, euh, j'ai dormi chez ma sœur.

— J'ai livré chez Warghal et tu n'étais pas au bureau non plus

— Oui, j'étais en arrêt maladie. J'ai pris des migraines atroces.

— Oh mince ! Et comment vas-tu ?

— Mieux !

— C'est parfait ! Tu vas pouvoir venir chez moi pour dîner ce soir, dans ce cas.

— Euh non, je regrette ! Pas aujourd'hui. Je dois appeler ma sœur pour aller dormir chez elle.

— Tu as déjà dormi chez elle, hier. Tu refuses une invitation de ton meilleur ami ! me demande-t-il, vexé.

— Non, mais euh...

Tom me coupe la parole

— Et puis, rien ne t'empêche d'aller dormir chez ta sœur après avoir mangé chez moi. Je peux même

t'accompagner chez elle après le repas.

Je suis prise à mon propre mensonge. Je n'ai pas d'autre choix que d'accepter.

— Bon, très bien, dis-je, en souriant.

— Parfait !

— Mais, tu n'auras pas besoin de m'accompagner chez ma sœur. Je viendrai chez toi en voiture.

— D'accord ! Alors, on dit à 19 heures, chez moi. Je te donne mon adresse !

Tom griffonne sur un petit bout de papier et me le tend.

— Tu n'habites pas très loin d'ici ! déclaré-je.

Je me rends compte que je ne m'étais jamais intéressée à l'endroit où vivait Tom.

Quelle piètre amie, je fais ! me dis-je. Il va falloir que j'apprenne à être moins égoïste.

— Non, pas très loin, effectivement. J'ai emménagé, il y a peu de temps. L'immeuble est tout neuf ! Le quartier est sympa !

— Tout à fait ! Le quartier est calme et agréable.

— Alors à ce soir, Jane !

— A ce soir, Tom !

Tom m'embrasse tendrement sur la joue et s'en va.

\*

\*\*\*

Il est 19 heures. Je suis sur le palier de Tom. Une odeur agréable flotte dans l'air.

Je me retourne vers mon garde du corps.

— Merci de m'avoir accompagnée jusqu'ici ! Bonne soirée ! dis-je, à voix basse.

— De rien, c'est normal, c'est mon travail ! Et puis, on n'est jamais trop prudent ! Surtout avec vous !

Mon garde du corps ne me laisse pas le temps de lui répondre.

Il est déjà en train de redescendre silencieusement dans les escaliers.

Je secoue la tête et fais une moue de mécontentement.

« Il ne me pardonnera jamais ! » me dis-je.

Je frappe à la porte de mon ami.

— Bonsoir, Jane. Et, bienvenue !

— Bonsoir, Tom ! Ce que tu nous mijotes embaume jusque sur ton palier, dis-je, en lui tendant une bouteille de vin.

— Merci ! J'ai essayé de faire de mon mieux ! Mais dis-moi, c'est un très bon cru ! me dit-il, en

regardant l'étiquette.

— J'avoue que je n'y connais rien ! J'ai demandé conseil au caviste !

Tom éclate de rire.

— Moi non plus, je n'y connais rien ! J'ai dit cela pour t'en mettre plein la vue !

Je ris à mon tour.

— Entre, je t'en prie ! Mon appartement n'est pas très grand, mais installe-toi confortablement. J'ai mis la table à la cuisine étant donné que je n'ai pas de salle à manger.

— C'est parfait ! Tu l'as dressé avec gout ! Elle est très jolie !

— Je te remercie ! Alors comment te sens-tu ? Tu es moins angoissée en ce qui concerne la mort de John Warghal.

J'ai un frisson d'effroi. Le mot « mort » associé à John me glace le sang.

— Tu sais, il est porté disparu. Tant qu'ils n'ont pas retrouvé son corps, ils ne considèrent pas que John Warghal est mort.

— Oui, c'est exact. C'est mon côté pessimiste.

— Mais, je te remercie ! Je me sens mieux ! J'ai encaissé la nouvelle et j'ai cru comprendre lundi, lorsque je suis allée travailler, avant que ses maudites migraines ne me clouent au lit chez ma sœur, que la disparition de John n'allait pas compromettre nos emplois. Je suis donc totalement soulagée.

Je m'en veux de lui mentir encore une fois, mais je dois obéir aux ordres de John et garder le silence. Même si j'ai une confiance aveugle en Tom, je dois me taire.

— Tant mieux ! Je suis heureux que ton emploi ne soit pas en danger ! me dit-il, visiblement ravi.

Tom est si gentil. Il prend tout à cœur.

— Et comment va, Anna ? Elle n'a toujours pas retrouvé la mémoire ?

— Pas aux dernières nouvelles et cela l'angoisse. J'essaie de la rassurer comme je peux, mais entre nous, je pense qu'elle ne retrouvera jamais la mémoire !

— Parfait !

Je regarde Tom bizarrement.

— Comment cela, parfait ? lui demandé-je, étonnée.

— Enfin, je veux dire, c'est parfait que tu la rassures ! Elle a besoin d'une amie comme toi, dans ces moments difficiles. Il bégaye. Ne te méprends pas ! Je ne suis pas ravi de savoir qu'elle ne retrouvera sans doute jamais la mémoire ! Je ne suis pas un monstre, tout de même.

— Oui, je le sais bien ! dis-je, en souriant.

Je m'apprête à lui expliquer que les freins de la voiture d'Anna ont été sectionnés, lorsque Tom me demande :

— Veux-tu boire un apéritif, avant que l'on passe à table ? Le repas est bientôt cuit.

— Avec plaisir !

— Veux-tu un petit rosé pamplemousse ? Je l'ai préparé tout à l'heure. Tu m'en diras des nouvelles.  
— Je veux bien.

À la manière d'un serveur de grand restaurant, Tom me sert un verre. Le liquide à la robe orangée coule dans mon verre comme une cascade joyeuse.  
L'odeur des mets, qui cuisent dans le four, enivre mon odorat.

— Je suis impatiente de goûter aux plats que tu nous as préparés. Ils sentent si bon !  
— Merci ! J'espère que la saveur sera à la hauteur de l'odeur qu'ils diffusent.

C'est alors que l'on sonne à la porte.

— Excuse-moi ! Je ne sais pas qui c'est ! Je n'attends personne ! me dit Tom, visiblement agacé. Il me tend mon verre.  
— Je t'en prie ! Va ouvrir ! Je ne bouge pas, c'est promis ! dis-je, en souriant.

Tom s'éloigne vers la porte d'entrée.

Je regarde autour de moi, la petite cuisine, simple, mais pratique de mon ami.

Cette jolie petite pièce forme un tel contraste avec le luxe de chez John.

Je dois bien avouer que je me sens bien dans ce décor plus ordinaire. Tout ce luxe chez John est magnifique, mais il me met mal à l'aise. Je ne fais pas partie de ce monde.

Je réfléchis en souriant.

Malgré tout, je crois que je pourrais m'habituer sans difficulté à tout ce luxe, si John me le demandait.

Tom ouvre sa porte d'entrée.

Indiscrète, j'écoute sa conversation.

— Bonjour, Tom ! Excuse-moi de sonner à cette heure-ci, mais ta camionnette gêne un automobiliste mal léché qui veut entrer dans son garage.

— Pas de soucis ! J'arrive pour la déplacer. Je m'étais bien rendu compte en me garant que je dépassais un peu, mais je ne trouvais pas d'autre place ailleurs, alors j'ai tenté le coup.

— Je comprends ! C'est parfois compliqué de se garer dans le coin !

— Tu peux dire à l'automobiliste mal léché que j'arrive tout de suite.

Tom revient vers moi.

— Excuse-moi, deux petites minutes ! Le concierge vient de me prévenir que ma camionnette gêne. Je descends, le temps de la déplacer et de trouver une autre place, j'en ai pour quelques minutes. Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave ! Je vais t'attendre sagement !

— Si tu veux, tu peux allumer la télé pour t'occuper. Elle est dans ma chambre. Tu trouveras facilement, c'est la seule autre pièce de mon appartement. La télécommande est sur ma table de chevet.

— Ne te fait pas de soucis pour moi ! Je vois que tu as le journal sur ton buffet, je vais le lire.

— À moins que tu préfères descendre avec moi ? Tu vas t'ennuyer toute seule ?

— Non, pas de soucis. Le journal m'occupera. Je préfère t'attendre ici.

— Très bien ! À tout de suite ! Je me dépêche.

— Ne stresse pas, Tom ! Je ne vais pas m'enfuir. J'ai bien l'intention de goûter au délicieux repas que m'a préparé mon meilleur ami.

Je lui adresse un clin d'œil.

Je le trouve bien anxieux de me laisser seule. Il a peut-être peur que je lui vole ses petites affaires, me dis-je, en riant.

J'attrape le journal et je me mets à lire l'horoscope, la météo, les recettes du jour.

Je n'ai pas très envie de lire les autres articles. Toutes ces atrocités me font vomir.

Je survole un article intitulé : 5 jours d'angoisses depuis la disparition de John Warghal.

Une photo de John est imprimée. Il est si beau, si charismatique. Ses yeux noirs sont troublants. Son sourire en coin me fait chavirer. Il a l'air si arrogant, il est pourtant si... fantastique.

Une odeur de brûlé vient me chatouiller les narines.

Je relève immédiatement la tête.

— Merde ! Il faut que j'enlève ce qu'il y a dans le four, dis-je, à voix haute, totalement paniquée.

J'éteins le four et je cherche désespérément autour de moi un torchon ou des maniques pour attraper les plats brûlants.

Mais je ne trouve rien.

J'ouvre les deux portes du buffet, je ne trouve que de la vaisselle, puis le premier tiroir, il n'y a que des couverts.

— Mais où cache-t-il donc ses putains de torchon ! dis-je, énervée.

J'ouvre le deuxième tiroir lorsque j'aperçois, enfin, des torchons.

J'en attrape un avec ardeur et découvre avec stupeur, caché sous ce torchon, un téléphone portable ressemblant étrangement à celui qui était dans mon sac le jour du vol.

Je l'attrape. Il n'a plus de batterie.

On dirait bien le mien.

J'ai une sueur froide !

— Comment Tom peut-il être en sa possession ?

Je réfléchis à vive allure.

— Non, je dois me tromper. Ce ne doit pas être mon téléphone. Il ressemble simplement à celui que je me suis fait voler.

Je décide de fouiller dans le tiroir pour en avoir le cœur net.

Je sors un autre torchon lorsque j'aperçois mon stylo en or et diamant.

Cette fois, il n'y a plus de doute.

Mon cœur bat à tout rompre. Je me refuse à croire l'évidence.

— Ce n'est pas possible !

Des perles de sueurs dues au stress coulent le long de mes tempes. Mes mains tremblent.

Je fouille à présent comme une furie dans le tiroir.

Avec horreur, je découvre mon sac avec mon portefeuille et mes petites affaires à l'intérieur. Un papier brûlé attire mon attention.

J'attrape les restes, délicatement, avec le bout de mes doigts.

Je reconnais la couleur du papier. C'est le mot doux que John m'avait fait parvenir. Je me souviens très bien ce qu'il y avait inscrit dessus :

« Tous ces vêtements sont pour toi, mais c'est nue que je te préfère. »

Je peux encore lire le mot « préfère » qui n'a pas brûlé. Je reconnais parfaitement l'écriture de John. Je n'ai plus de force dans les jambes. Je me rattrape à la table et m'assieds sur ma chaise. Je n'ai plus mal aux fesses. Je suis trop préoccupée par le malheur qui me frappe de plein fouet. Mes douleurs physiques ne sont rien à comparer de mes douleurs morales.

— Ce n'est pas possible ! Tom était mon voleur de sac ! Mais, pourquoi ? dis-je, interloquée.

Je bois une gorgée de mon verre de rosé pamplemousse pour me donner du courage.

Je n'en crois pas mes yeux. Tom a volé mon sac !

Soudain, tout s'emboîte dans ma tête.

Je suis à présent certaine que Tom est le corbeau.

Tom est amoureux de moi. Par jalousie, il a cherché à me séparer de John, car il a appris, je ne sais pas comment, que nous étions ensemble.

Il devait me surveiller ! Je ne vois pas d'autres explications.

Il me surveille peut-être depuis que nous nous sommes croisés chez sa sœur, le premier jour de notre rencontre, me dis-je, paranoïaque.

C'est ainsi que lui est venue l'idée des lettres de menaces.

Quand il s'est rendu compte que je voyais toujours John en secret, il a décidé de mettre ses menaces à exécution.

C'est cela ! Tout se tient !

Mais comment savait-il que ma relation avec John n'était pas terminée ? Nous avons tout fait pour nous cacher, John et moi.

Je réfléchis quelques instants.

« Mais, bon sang ! Si ! Je sais comment ! Je me suis absentée de mon bureau vendredi pour rejoindre Hélène, la secrétaire d'Anna. En revenant à mon poste, j'ai remarqué que ma porte était fermée, alors que j'étais certaine de l'avoir laissée ouverte en partant. »

Tom venait de me laisser. Il était très curieux à propos du mot posé sur mon bureau concernant la perte de ma chaîne de cheville. Je lui ai expliqué que mon boulanger l'avait retrouvé alors que c'était faux. C'est la femme de ménage qui l'a découvert dans les draps du lit de John.

Tom a dû se douter que je lui mentais. Il est certainement revenu lire discrètement le papier qu'il m'a vu glisser dans mon sac. »

Un frisson d'effroi me glace le corps.

« Dire que je considérais Tom comme un ami. » me dis-je, pleine de rancœur. »

Je soupire pour tenter de soulager mes angoisses. Mes mains tremblent.

« Je comprends à présent pourquoi John a eu ses freins sectionnés vendredi soir. Tom a mis ses plans à exécution lorsqu'il a vu que les menaces ne suffisaient pas à nous séparer. »

Des idées plus noires les unes que les autres tourbillonnent dans mon esprit. J'ai l'impression que je vais défaillir.

« Mais alors ! C'est aussi Tom qui a voulu tuer Anna ? Non, là, ça ne tient plus debout ! Pourquoi ?

Anna n'était même pas encore au courant de ma relation avec John. Pourtant, c'est le même mode opératoire ! »

Je me creuse encore la cervelle quelques secondes. Mes pensées s'entremêlent et s'entrechoquent à vive allure. Je n'arrive pas à faire de lien entre la tentative d'assassinat d'Anna et celle de John.

Mon téléphone sonne.

Plongée dans ma réflexion, je sursaute. Mes jambes flageolent. La stupéfaction commence à laisser sa place à la peur.

Je décroche.

— Jane ! C'est Anna ! dit mon amie, affolée.

— Oui, Anna. Que se passe-t-il ?

— Je me souviens de tout ! Je viens d'avoir un déclic ! C'est Tom ! Le violeur, c'est Tom, le frère de Caroline.

— Je suis actuellement chez lui !

— Quoi ? Mais que fais-tu là bas ?

— Tom est devenu mon ami, et il m'a invité à manger.

— Il est dans la même pièce que toi ?

— Non, il est descendu pour garer sa camionnette ailleurs. Il gênait.

— Parfait ! Fuis, immédiatement !

— Attends ! Je ne comprends plus rien ! Comment le connais-tu ? Il m'a dit que sa sœur ne voulait pas qu'il fréquente ses amies.

— Je connais Tom depuis quelques mois. À sa sortie de prison, il est revenu vivre chez sa sœur le temps de trouver un appartement et un emploi. Je ne savais pas qu'il sortait de prison. Caroline m'avait dit qu'il revenait de l'étranger. Je me suis proposé d'aider Tom à trouver un emploi. Ce fut facile de le faire embaucher chez Warghal.

— Quoi ? Tom travaille chez Warghal ?

— Oui, il est livreur. Tu ne le savais pas ?

— Non ! Ce qui explique qu'il connaisse du monde là-bas !

— Tout à fait ! Je crois même qu'il a eu une aventure sans lendemain avec la réceptionniste. Bref ! Un jour, il est venu dans mon bureau et il m'a parlé de toi. Il savait que nous étions amies. Il avait les yeux pleins d'amour. Tu ne travaillais pas encore chez Warghal.

Il t'avait croisé chez sa sœur et il était tombé éperdument amoureux de toi. Je lui ai proposé de l'aider à te rencontrer, mais il était tellement timide. Il n'osait pas t'aborder.

Au même moment, tu devais passer ton entretien chez Warghal.

Je lui ai donné ton adresse pour qu'il vienne t'offrir des fleurs et te déclarer sa flamme. À ce moment-là, je trouvais cela tellement romantique. Je savais que tu n'allais pas être insensible à cette situation.

Mais sa timidité le rongait. Alors pour lui donner du courage, je lui ai proposé une échappatoire en cas d'échec de sa part.

Il avait la possibilité de te dire qu'il venait livrer ce bouquet de ma part. Il avait dans sa poche un petit mot écrit de ma main pour te souhaiter bonne chance pour l'entretien. Il devait te le donner au cas où il n'arriverait pas à t'avouer ses sentiments. J'étais tellement persuadée qu'il y parviendrait.

— Oui, je m'en souviens.

— Quand tu es arrivée le matin en me remerciant pour le bouquet, j'ai su qu'il n'avait pas osé te parler. Puis, je l'ai croisé dans la journée et il m'a dit qu'il devait passer te livrer un autre colis le soir même et qu'il avait décidé de jouer le tout pour le tout et de te faire une grande déclaration d'amour.

J'étais folle de joie pour lui.

J'étais ennuyé que Tom ait payé un bouquet que tu croyais être de ma part. J'ai voulu le rembourser, mais il n'a pas voulu.

Alors, j'ai attendu qu'il aille à la machine à café et j'ai glissé un billet dans la poche de son blouson accroché au porte-manteau dans le local des livreurs. C'est là que je suis tombée sur l'article de journal. Je l'ai lu en long en large et en travers. Je n'en croyais pas mes yeux. Ce gentil jeune homme, un violeur, prêt à tout pour arriver à ses fins.

Tom m'a surpris.

Calmement, il m'a expliqué qu'il gardait cet article dans sa poche pour ne pas perdre de vue qu'il a été un monstre, à un moment de sa vie. Mais, qu'aujourd'hui, tout ceci était du passé ! Selon lui, il était guéri.

J'aurai pu le croire si cette lueur terrifiante dans son regard ne m'avait pas glacé le sang.

J'ai fait mine de le croire et de remettre l'article dans sa poche.

Mais je l'ai caché dans ma main et je suis partie avec.

J'ai fini ma journée en ayant la ferme intention de venir te voir pour te prévenir.

Quand je suis partie du bureau, Tom n'était déjà plus là.

J'ai eu peur qu'il soit déjà arrivé chez toi. C'est pourquoi je t'ai appelé en route.

Puis, tout est allé très vite ! Lorsque nous avons raccroché, j'ai voulu ralentir. J'empruntais la grande descente qui mène à ton quartier. Ma voiture prenait de la vitesse. J'ai appuyé sur la pédale de frein, mais les commandes ne répondaient plus. J'ai percuté un mur de plein fouet pour éviter une voiture.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! dis-je, avec stupeur.

— Crois moi, moi non plus. Tu as pu partir sans qu'il ne te voie ? Tu es loin de chez lui, à présent ?

— Non, je n'ai pas bougé de sa cuisine.

— Pourquoi ? Tu dois partir ? Il est dangereux ! Où est-il ?

— Toujours dehors ! Il n'est pas revenu. J'ai l'impression d'avoir les jambes coupées ! Je suis totalement paniquée. Surtout que je viens de découvrir que c'est Tom qui m'a volé mon sac à main !

— Oh mon dieu ! Secoue-toi ! Fuis, dépêche-toi, avant qu'il ne revienne ! J'appelle la police pour tout leur expliquer !

— Oui, c'est cela ! dis-je.

Mes idées sont de moins en moins claires. Je me concentre pour réfléchir. J'ai l'impression de nager dans un brouillard épais.

— Appelle aussi chez John, s'il te plait. Demande à parler à Stanislas ! Explique-lui tout ! S'il n'y est pas, insiste auprès de la femme de ménage pour qu'elle te donne son numéro de portable. Il faut absolument que tu le joignes. Il sera quoi faire !

— C'est le major d'homme de Monsieur Warghal, c'est cela ?

— Oui.

— Je dois avoir son numéro de portable dans ma liste de contact. Monsieur Warghal me l'avait confié le jour où j'ai dû recruter deux employés sans sa présence. Il était à l'étranger et a souhaité que je fasse un rapport détaillé à son major d'homme. Monsieur Warghal ne voulait pas être dérangé sans cesse au téléphone par tous ses collaborateurs. Stanislas était chargé de lui transmettre toutes les informations de la journée concentrées en un seul appel.

— Alors, appelle-le vite !

— Mais, pourquoi ?

— Ne pose pas de questions ! S'il te plait, fais ce que je te demande, je t'expliquerai tout à l'heure !

— Très bien ! Pars vite de chez Tom !

— Oui, Anna. Ne t'inquiète pas ! Je m'en vais ! Mon garde du corps est en bas. Je pars le rejoindre avant que Tom ne remonte.

Mon cœur bat très fort. J'ai peur. Mes mains sont moites.

Nous raccrochons et je me lève.

J'ai l'impression d'être tétanisée.

Je cherche dans mon portable le numéro de téléphone de mon garde du corps, mais je ne le trouve pas. Mes idées deviennent de plus en plus floues.

Mes jambes flageolent.

Sans doute, l'émotion intense qui me terrifie. Je bois une autre gorgée de rosé pour me donner du courage et j'avance vers la porte.

J'ai beaucoup de mal à marcher. Mes jambes sont lourdes. Mes forces m'abandonnent progressivement.

Je prends une grande inspiration pour me donner du courage. Il faut que je fuie. Il faut que j'échappe à ce dingue. La peur me paralyse.

Je fais un effort surhumain et je pose la main sur la poignée.

Un sursaut d'effroi me transperce l'âme lorsque j'ouvre la porte.

Tom est de l'autre côté.

Il est trop tard pour fuir.

Je souris comme si de rien n'était !

— Où vas-tu, ma petite fugueuse ? me dit-il, gentiment.

J'ai du mal à croire qu'il cache aussi bien son jeu. Ce garçon si gentil qui se tient en face de moi ne peut pas être ce monstre inhumain.

L'instinct de survie me fait réagir. Je trouve rapidement une excuse à lui fournir pour qu'il ne se doute pas que je sais tout. Je lui réponds en souriant :

— Je venais voir si tu trouvais une place pour te garer. Tu me manquais.

— Quel accueil charmant ! me dit Tom. C'est vraiment très gentil.

J'ai la sensation que mes jambes ne me tiennent plus. Je suis prête à m'écrouler sur le sol lorsque Tom me retient.

— Ça ne va pas, Jane ?

— Non, ce n'est rien ! Juste un petit malaise. Je vais rentrer chez moi pour me reposer !

— Hors de question que je te laisse repartir dans cet état. Tu as bu du rosé ?

— Oui ! Il était très bon d'ailleurs !

Je défaille à nouveau.

— Je vais t'aider à t'asseoir !

Tom m'attrape par la taille et me pose sur la chaise.

— Tiens ! Bois une autre gorgée ! Il est frais ! Ça va te faire du bien.

J'avale lentement lorsque je vois le regard de Tom changer.

Je ne l'avais jamais vu ainsi. Il a l'air machiavélique. Il me fait peur.

Ses yeux fixent le tiroir que j'ai laissé grand ouvert !

— Alors, tu as osé fouiner chez moi ! me dit-il, d'une voix menaçante.

— Je ne voulais pas fouiller ! Je cherchais un torchon pour sortir les plats du four. Ils commençaient à brûler.

— Donc, tu sais tout !

— À vrai dire, je me pose énormément de questions ! dis-je, en tentant de ne pas l'énerver. Tu es mon ami.

Mes idées s'embrouillent de plus en plus.

— J'aimerais comprendre pourquoi tu m'as agressée.

— Je ne t'ai pas agressée ! Je te suivais dans la rue lorsque tu m'as repéré ! J'ai pris l'habitude de te suivre depuis que nous nous sommes rencontrés, tu sais ! Tu es si belle ! me dit-il.

Je trouve qu'il a une voix de dingue. J'ai très peur.

Il continue son explication.

— J'ai vu que tu ne m'avais pas reconnu, car tu as eu peur de moi. J'ai eu l'idée de te voler ton sac lorsque tu as commencé à fuir. Je voulais posséder des objets t'appartenant, pour être plus proches de toi.

— Tu ne voulais pas me violer ?

— Te violer ? Non, tu n'es pas une femme qu'on viole ! Tu es une femme qui accepte de son plein gré et même si on doit un peu t'aider à accepter.

— M'aider ? Comment ?

— En t'offrant un rosé un peu particulier !

— Quoi ? Qu'as-tu mis dans le rosé ? Tu m'as droguée ?

— Oui, un peu ! C'est pour t'aider à accepter, c'est tout ! Tu es de toute façon faite pour moi et pas pour ce John Warghal ! dit-il, avec mépris. Maintenant qu'il est mort, tu es totalement à moi.

Je tente de contrôler mes émotions, mais ma tête tourne de plus en plus. J'ai la sensation que mon corps m'abandonne. Un sanglot se coince dans ma gorge.

— C'est toi qui as voulu le tuer ?

— Bien sûr ! Il n'a pas voulu prendre au sérieux mes lettres de menaces.

— C'était donc bien toi ! Dire que je croyais que c'était Babeth !

— Qui est Babeth ?

— Une ex à John !

— Connais pas ! Mais je peux t'assurer qu'elle n'a rien à voir avec les menaces de mort. Elle venait de moi, me dit-il, le regard machiavélique. J'ai fait cela pour nous, mon amour !

Un écœurement total m'envahit. Je ne supporte pas que Tom m'appelle « mon amour ». Un sursaut de révolte s'empare de moi.

— Pourtant elle a assuré que c'était elle ! dis-je, pour le provoquer.

— Elle a menti ! me dit Tom, très calmement.

Son flegme est effrayant. Il marque une courte pause puis reprend.

— Elle a certainement voulu se venger de John Warghal, cet horrible personnage ! Comme je la comprends.

Il me regarde, attendri. Une lueur de folie brille au fond de ses yeux. Il me sourit puis continue son monologue.

— J’ai organisé mon plan tout seul pour te débarrasser de John. Et, crois-moi, ce n’était parfois pas simple avec les gardes du corps ! me dit-il, fièrement. Mais à présent, nous sommes réunis et rien ne nous séparera plus jamais.

— J’ai justement mon garde du corps qui m’attend en bas de l’immeuble ! Si je...

Tom me coupe la parole.

— Je sais qu’il est là ! Je l’ai vu en descendant tout à l’heure ! Pour le moment, il n’a plus toutes ces facultés ! me dit-il, d’une voix machiavélique. Je n’avais pas envie qu’il vienne nous déranger.

— Qu’est ce que tu lui as fait ?

— Rien de bien méchant, mais il est vraiment très naïf ! me dit-il, le regard sombre. Le pauvre ! s’apitoie-t-il.

L’effroi me glace le sang. J’espère qu’il n’est rien arrivé de grave à Jules. Je ne me le pardonnerai jamais.

Je reste calme et dans un espoir un peu fou, je tente de partir sans heurt.

— Je vais y aller, Tom ? dis-je, la voix balbutiante.

J’essaie de me lever, mais je n’y arrive pas. Mes jambes sont lourdes.

La drogue que Tom a mis dans le rosé diminue de plus en plus mes facultés. Je lutte de toute mes forces pour ne pas sombrer.

— C’est impossible. Tu ne peux pas partir ! Sais-tu tout ce que j’ai dû faire pour nous ?

Je secoue la tête de gauche à droite. Mes mâchoires ont du mal à articuler.

Tom reprend la parole.

— Étant donné que Warghal ne voulait pas prendre mes menaces au sérieux, j’ai dû organiser une tentative de meurtre. Je l’ai agressé au couteau dans le parking du bâtiment Warghal. À ce moment-là, je ne voulais pas le tuer, juste lui faire peur !

— Tom ! dis-je, indignée. Mais pourquoi as-tu fait cela ? bredouillé-je.

— Je te l’ai dit, pour nous ! Mais ce n’est pas tout ! dit-il comme si j’allais être fier de lui. J’ai volé le film de vos ébats dans son bureau. Je savais qu’il filmait chacun de ses rapports sexuels. La rumeur va bon train chez Warghal. Un jour que je déposais un courrier important sur son bureau, j’ai fouillé ses tiroirs. Et j’ai trouvé ce fameux film accompagné d’une photo ! Tu ne t’imagines pas à quel point cela m’a fait souffrir. Mais je t’ai pardonné tout de suite. Je savais qu’il te forçait.

Je me suis servi de la photo dans une des menaces de mort envoyée à Warghal. Cela me paraissait plus crédible, plus terrifiant. J’ai mis le film à l’abri des regards indiscrets, ne t’inquiète pas ! Je ne veux surtout pas que ta réputation soit salie.

Je regarde Tom, totalement affolée. Mes membres sont engourdis. Je lutte contre la drogue qui coule dans mes veines.

Tom caresse ma joue et reprend :

— John Warghal a cru qu'il avait plus de pouvoir que moi ! dit-il, la haine dans la voix.

Il laisse planer un moment de silence avant de dire triomphant.

— Il m'a sous-estimé ! Il n'a pas pris mes menaces au sérieux. Il a continué à te voir alors que je lui ai ordonné le contraire. Je suis certain qu'il t'obligeait. Tu étais tellement gentille avec moi. Tu ne pouvais que m'aimer et tu voulais me faire comprendre qu'il fallait que je me débarrasse de Warghal pour que l'on puisse vivre notre amour.

Pourtant, à un moment donné, j'ai bien cru que vous étiez séparés. Et puis, un jour, je t'ai suivi en moto et je t'ai vu dans la voiture de Warghal.

Je savais qu'il fallait que je te sauve de ses griffes de pervers. La sentence était tombée. Il fallait que je le tue.

— Mais tu es fou !

— Oui, de toi, Jane !

— Tom, j'ai cru que tu étais mon ami !

— Ami, amant ! Il n'y a pas de différence ! Et puis, tu peux m'avouer à présent que tu m'aimes. Tu n'as plus à avoir peur de Warghal. Il est mort !

Je tente de me lever pour m'échapper, mais mes membres sont si lourds. Je ne peux plus bouger. Je voudrais crier, mais je n'ai pas assez de force.

La main de Tom glisse sur les rondeurs de ma poitrine, sans que je puisse faire quoi que ce soit pour l'en empêcher.

Je tente de lui changer les idées en lui posant d'autres questions. Je veux qu'il arrête de me toucher.

— Tu as voulu tuer Anna, aussi ? demandé-je, en rassemblant toutes mes forces pour articuler.

— Bien sûr ! Elle voulait tout te raconter ! me dit-il. Ses mains caressent lentement ma poitrine.

Un profond dégoût m'envahit.

Mes membres ne réagissent plus. J'ai l'impression d'être paralysée.

— Tu dis que tu m'aimes pourtant tu voulais me tuer, moi aussi ? dis-je, en articulant lentement chaque syllabe comme si j'apprenais à parler. J'ai la sensation que l'effort est surhumain.

— Non ! Pas du tout ! Mes appels anonymes et mes menaces de mort envers toi n'étaient destinés qu'à te faire peur ! Je ne veux pas te tuer, je veux vivre avec toi !

Ma tête tourne de plus belle. Je lutte pour tenter de rester éveillée.

J'arrive tout de même à balbutier :

— Je comprends à présent pourquoi ta sœur ne voulait pas que tu fréquentes ses amies !

— Ma sœur est gentille, mais elle croit que je n'ai pas changé, alors que si, j'ai changé ! Je ne suis plus un violeur.

Tom caresse ma poitrine avec intensité et passe sa main sous mon chemisier.

— Et que t'apprêtes -tu à me faire, dans ce cas ? bredouillé-je.

Un profond dégoût me donne envie de vomir.

— Je ne vais pas te violer. Tu seras consentante puisque tu ne vas pas te débattre. La preuve ! Je te caresse la poitrine et tu ne dis strictement rien.

Sa respiration s'accélère.

— Tu es si belle !

Je rassemble le peu de force qu'il me reste.

— Arrête Tom ! Tu es mon ami, dis-je, dans un soupir de désarroi.

— Oui, je suis ton ami et à présent, ton amant, et ton amour ! Maintenant, que Warghal est mort tout est parfait !

J'ai envie de hurler que John n'est pas mort, de crier à Tom que je ne veux pas qu'il me touche, que je veux rentrer chez moi et ne plus jamais le revoir, mais les mots ne sortent pas de ma bouche. Je n'arrive plus à bouger mes lèvres.

Mes idées se brouillent presque totalement, mais je suis encore consciente.

— Tu es parfaite, mon amour ! me dit-il, d'une voix vicieuse.

Il enlève mon chemisier et mon soutien-gorge sans que je puisse me débattre et caresse lentement ma poitrine.

Ses mains parcourent mon corps et me glacent d'effroi.

Sa bouche m'embrasse. Tom fond sur moi et ses bras m'enserrent. Il m'enlace avec force.

Ses yeux vicieux me déshabillent et me font terriblement peur.

Je tente de hurler, mais un léger son sort de ma bouche, un peu comme un gémissement.

— Tu vois que tu m'aimes aussi ! me dit-il, avec des yeux fous.

Tom vient de prendre mon gémissement plaintif pour un gémissement de plaisir.

Je me sens totalement perdue. Prise au piège.

Tom va me violer sans que je puisse me débattre.

Sa main passe entre mes cuisses, glisse dans ma petite culotte et touche rapidement mon sexe.

— Cette jupe est trop serrée ! Je ne peux pas écarter tes cuisses correctement. Je vais te l'enlever, ma chérie !

Je me retrouve à présent nue, assise dans la cuisine de Tom, sans défense.

Sa main caresse mon entrejambe.

— Détends-toi, ma chérie ! Tu n'as plus rien à craindre. Warghal ne te fera plus de mal !

« Ma parole, il est complètement malade. » me dis-je. Je cherche désespérément un moyen d'échapper à mon sort, mais mon cerveau embué par la drogue fonctionne au ralenti.

C'est alors que j'entends la sonnette de la porte.

Je tente de crier à nouveau.

— Chut ! Ne dis rien ! Ils vont partir !

Je rassemble toutes mes forces et lance un hurlement de désespoir, comme un petit animal sans défense.

Mon cri paraît tellement inhumain que j'ai peur que la personne derrière la porte croit à un gémissement de chien que l'on aurait laissé seul.

— Chut ! Je sais que tu aimes ce que je te fais ! Mais, tu dois rester discrète. Je te rappelle que quelqu'un vient de sonner et que je n'ai pas envie d'être dérangé par un quelconque représentant.

Les mains de Tom caressent inlassablement mon corps et mon sexe et m'écœurent au plus haut point. On tambourine à la porte.

Tom ne réagit pas. Ses mains glissent sur ma peau. Sa bouche embrasse mon cou et ma bouche. Sa langue vient au contact de ma langue.

J'ai envie de pleurer.

Dans ces baisers fougueux, je ressens l'envie de Tom à mon égard. C'est loin d'être réciproque.

On tambourine toujours à la porte.

Tom baisse sa braguette et pose ma main inerte sur son sexe tendu.

Si seulement je pouvais bouger, je lui arracherais ses attributs.

J'ai l'impression que plus rien ne compte autour de lui. Il est comme un fou prêt à assouvir tous ses vices.

Puis, tout se passe très vite.

La porte cède sous des coups violents.

J'aperçois le visage de John. Il attrape Tom avec brutalité et me libère de son emprise vicieuse. Il lui assène une droite en pleine figure.

Tom s'effondre.

Soulagée, je m'évanouis dans les bras de John.

\*

\*\*\*

À mon réveil, je suis allongée sur un lit d'hôpital.

John est à côté de moi. Il me tient la main.

— Bonjour, ma petite indomptable. Tout est fini ! Tu n'as plus rien à craindre ! Tom a été arrêté.

Je me sens tellement apaisée et heureuse.

John me serre dans ses bras.

— Plus personne ne te fera de mal, tu m'entends, plus personne !

J'enroule mes bras autour du cou de John lorsque j'aperçois une bague ne m'appartenant pas à mon annulaire gauche.

— Qu'est ce que c'est que ça ? dis-je, étonnée.

John desserre son étreinte et me regarde avec un air satisfait.

— Attends ! Deux petites minutes ! me dit-il.

Il sort de sa poche son téléphone portable.

— Je sais que nous sommes dans un hôpital, j'aurai dû l'éteindre, mais je vais faire une entorse au règlement.

Je souris.

— Je ne te dénoncerai, pas c'est promis !

Son doigt tapote sur l'écran tactile lorsqu'un extrait de la Traviata « Amani Alfredo » sort des enceintes du portable.

— C'est la musique de fin de pretty woman ! dis-je, surprise.

Il pose son index sur sa bouche en signe de silence. Il me sourit.

Je me tais, j'écoute, et j'observe.

Il se retourne pour attraper un énorme bouquet de fleurs derrière lui.

Il me regarde les yeux pleins d'amour son bouquet dans la main et me dit :

— Je suis loin d'être un prince charmant. Je ne suis pas venu jusqu'à ta chambre d'hôpital avec mon cheval blanc. Je sais que tu en rêvais, mais le médecin en chef n'était pas d'accord, me dit John en souriant.

Je suis agréablement surprise.

John se souvient de la confiance que je lui ai faite à propos de mes rêves sur le prince charmant, son cheval blanc et tout le romantisme qui va avec, le soir où nous avons regardé pretty woman.

Je n'en reviens pas.

Il poursuit sur un fond de Traviata.

— Je ne vais pas non plus mettre un genou à terre ! Je sais que c'est romantique, mais je ne voudrais pas que tu me voies autrement après cela. Alors, je me suis dit qu'avec tous ses points négatifs, il valait mieux que je te glisse la bague au doigt, histoire d'avoir la joie de te voir porter ce beau diamant au moins une fois, au cas où tu refuses ma demande en mariage.

Je suis estomaquée. Je ne m'y attendais absolument pas. Je reste bouche bée.

John se racle la gorge.

— Jane Nozak ! me dit-il, en souriant, pour me taquiner.

Je ris.

John fait allusion à notre première rencontre. Lors de mon entretien d'embauche, il m'avait appelé ainsi. Je n'ai jamais su s'il s'était réellement trompé ou s'il l'avait fait exprès pour m'humilier.

— Mademoiselle Novak ! dis-je, en riant. J'épelle, N.O.V.A.K., comme je l'ai fait le jour de notre rencontre.

John sourit voyant que je me prête à son jeu. Il me répète la même phrase qu'il m'avait répondu, ce jour-là.

— Euh, pardon ! Mademoiselle Novak, ou peu importe votre nom...

Puis il rajoute,

—... puisque bientôt tu porteras le mien, si tu acceptes ma demande.

Il prend une grande inspiration.

— Jane Novak, veux-tu m'épouser ?

Je souris et le regarde amoureusement. À sa manière, je trouve John très romantique.

La Traviatta tourbillonne dans la chambre d'hôpital.

J'enlace John par le cou et doucement, à son oreille, je réponds le cœur battant :

— Oui, je le veux !

**FIN**

**DU MÊME AUTEUR :**

**[Piégée par trois douaniers](#)**



## Résumé :

Lorsque Lisa est réveillée en pleine nuit par son petit ami, elle ne sait pas encore qu'elle va se soumettre et s'abandonner à trois hommes dans une chaude liaison érotique et enivrante. C'est une surprise, Arnaud emmène Lisa en Thaïlande pour les vacances. À l'aéroport, tout ne se passe pas comme prévu. Lisa est arrêtée par les douaniers. Elle est isolée dans un minuscule bureau pour y être interrogée. Malgré son innocence, elle se retrouve prise dans un piège tendu par ses hommes sans scrupules, aux comportements vicieux et aux allures pervers. Elle doit pourtant se soumettre à son sort lorsqu'un troisième homme entre dans le bureau. Surprise, elle reconnaît immédiatement sa voix et n'en revient pas...

Ce récit contient des scènes de sexe destiné à un public averti et majeur !

[Je veux lire ce livre](#)

[\*\*BAISEE PAR LES AMIS DE MON PERE\*\*](#)



## **Résumé :**

Johanna, jeune étudiante encore vierge, tombe sous le charme envoûtant de Paul, un copain de son père. Elle se laisse ensorcelée par le pouvoir sensuel de cet homme marié, et lui offre sa virginité. Mais la jeune femme n'est pas au bout de ces surprises ! Elle ne se doute pas qu'elle va découvrir l'étourdissante sensation de l'orgasme à trois. Cette soirée inoubliable l'emportera jusqu'au vertige de l'amour avec les deux amis de son père.

Ce récit contient des scènes de sexe destiné à un public averti et majeur.

[Je veux lire ce livre](#)